

« Les neiges » suivi de « Le Bonhomme Sept-Heures »

Michel Breton

Numéro 37 (4), 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27850ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Breton, M. (1985). Compte rendu de [« Les neiges » suivi de « Le Bonhomme Sept-Heures »]. *Jeu*, (37), 189–190.

On pourrait rechigner sur certains rapports d'opposition entre les personnages, qui n'échappent pas, malgré certaines nuances, à des simplismes et à des univocités, mais on ne peut mettre en doute la pertinence de la pièce ainsi que

le signalait Robert Lévesque, dont la critique, parue dans *le Devoir* en décembre 1982, se terminait par un appel aux compagnies à produire cette pièce.

adrien gruslin

«les neiges» suivi de «le bonhomme sept-heures»

Textes de Michel Garneau, Montréal, VLB éditeur, 1984, 121 p., ill.

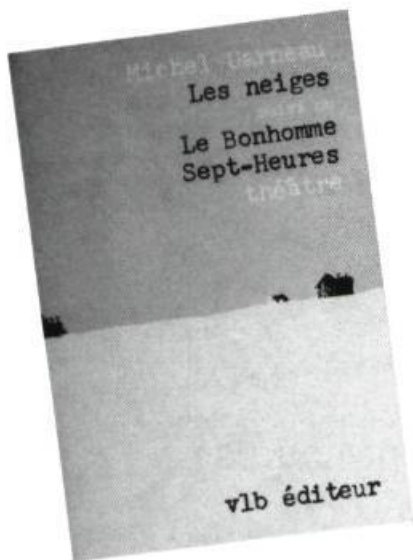
un théâtre qui se lit, aussi

Les Neiges de Michel Garneau ont été jouées pour la première fois en novembre 1978 par les étudiants de l'École nationale de théâtre. Ce théâtre de mots qui disent, qui enveloppent, qui imaginent, ne parle pas de la neige mais des neiges. Pour nous amener «au bord du silence» (p. 11).

La poésie de Garneau installe un certain silence: le côté paisible des choses et des êtres. On cherche partout, du regard et du cœur, la couleur, le mot de douceur qu'on doit trouver pour en parler. J'aimerais presque moi aussi «neiger les mots» (p. 12). *Les Neiges* donc, parce qu'il y a celle des enfants, celle du bûcheron, celle de monsieur Turcotte qui rêve de s'acheter un pays chaud, celle du «robineux» et de la «robineuse», celle des amours, celle du coureur des bois et puis, celle de la vieille dame. Image de tendresse, cette très vieille dame ne fait que passer au début et revenir à la fin, en signe de destin: on n'échappe pas à l'hiver, on meurt avec lui. Garneau fait naître une image après chaque scène, comme si chaque fois

qu'il pense à la neige, il l'imagine: l'ange en raquettes, le passage de l'Indienne, le passage de l'Esquimau, etc. Et chaque fois, on pense à la neige.

La première neige: une entrée d'enfants en banc de neige, tellement emmitoufflés qu'ils risquent de tomber chaque fois qu'ils toussent. Puis cette neige qui accroît les distances. Celle qui isole le bûcheron dans le bois, cet isolement rempli de tentations d'ivrogne. Et cette neige qu'on ne peut s'empêcher parfois de haïr et qui fait jurer qu'on va finir ses jours en Floride. Pendant ce temps, il y a tous ceux et celles qui gèlent: les pauvres «robineux» et les pauvres tout court. La neige oblige. À avoir chaud, à boire, à se coller, à s'aimer. Qui ne se rappelle pas avoir aimé en plein hiver, en patinant, ou en gelant au coin d'une rue? Garneau s'en est souvenu. Il nous parle alors du plus profond de ses espérances. De l'immuable, de l'avènement; et de notre rendez-vous avec ce qui est: la mort. Comme la première neige. «Chu en amour avec l'imaginaire comme un enfant apprend à se taire.» Et si un jour, une nuit, vous avez mal à l'imaginaire, à la tendresse, à l'être humain, lisez *les Neiges* de Michel Garneau. C'est un théâtre qui se lit, aussi.



Le Bonhomme Sept-Heures fut aussi joué pour la première fois par les étudiants de l'École nationale de théâtre en 1974. Tout comme pour *les Neiges*, la structure dramatique n'est pas conventionnelle. L'auteur fait de nouveau confiance aux mots, à l'image. C'est sur eux que repose l'action dramatique. Les personnages n'évoluent pas, ils se dévoilent. Plus ils parlent, plus ils avouent, plus la tension monte. Ces personnages-enfants, assis dans leur siège-univers: est-ce un symbole? Transposition théâtrale au service d'un thème: la peur de vivre. La peur.

Ces anti-héros en habits d'enfants pour adultes naissent au monde par le rêve éveillé. Ils ouvrent les yeux sur une terre en guerre où tout le monde a de la peine. Mais leur chanson intervient et évoque la force du quotidien: «Le bonheur est simple comme un verre de lait.» (p. 92)

On rejette la religion; le p'tit Jésus ne sera plus aimé. Tous se perdent, ne savent plus où ils s'en vont, où va le monde. Notre temps court après l'argent, après tout. Nos mains s'arrêtent devant plusieurs verres de bière, sans que nous ayons l'impression de vivre. La peur

nous fait frissonner le coeur: la peur de mourir. Les personnages-enfants font eux-mêmes apparaître le Bonhomme Sept-Heures. Ils prennent conscience comme on ouvre les yeux. Le Bonhomme est symbole et image à la fois: répression et censure, aliénation, religion. Il proclame: «Éloignez-vous de la joie du cul.» Ne sommes-nous pas nés avec la tache originelle? Indignes. Mais les enfants-adultes ont besoin de voir. Ils feront la lumière sur le Bonhomme Sept-Heures. Il sera mis à nu. Et comment se délivrer de la peur? Par une robe de chambre? de l'affection?

Garneau propose une autre vision du monde, une autre explication de l'univers. Sa structure dramatique ne peut pas être conventionnelle. Ses personnages ne font pas que parler; ils nomment. Garneau écrit du bon théâtre.

michel breton